

LUCIEN

A MONSIEUR CONRART,  
CONSEILLER & SECRÉTAIRE DU ROY  
[c1654]

MONSIEUR,

Comme les choses retournent à leur principe, et finissent ordinairement par où elles ont commencé, il estoit juste de consacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en avoit eu les prémices ; et Minucius Felix ayant donné naissance a nostre amitié, Lucien en devoit faire l'accomplissement. D'ailleurs, il faloit mettre au frontispice de cét Ouvrage, un nom qui bannist toute la mauvaise opinion, que l'on en pouroit avoir ; et que le libertinage de cét Auteur, fust éfacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Livre ne pouvoit honestement paroistre en public sous d'autres auspices que les vostres, puisque vous avez tant contribué à le mettre au monde, et que vos bons advis sont cause qu'il voit le jour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance ; encore est-ce une reconnoissance intéressée, puis qu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEUR, puisque c'est vous principale-ment qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous devez avoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra revenir; outre qu'elle trouvera assez de monstres à combatre à sa naissance, pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé temerairement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé, je vous veux donner des armes pour vous défendre, et pour nous mettre tous deux à couvert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessein et à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne faloit pas traduire cét Auteur, les autres, qu'il le faloit traduire autrement. Je veux donc répondre à ces deux objections, après avoir dit quelque chose de LUCIEN, qui servira à ma justification, et fera mieux voir les raisons que j'ay eües de le traduire.

LUCIEN estoit de Samosate, capitale de la Comagène, et n'estoit pas de grande naissance; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre un métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté favorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est raporté au commencement de cet Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat ; mais qu'ayant en horreur les criaileries, et les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azile. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, et qui composoit des Déclamations et des Harangues sur divers sujets, et mesme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie et en Grèce, puis en

Gaule et en Italie, et revint après en son païs par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a vescu une partie du temps à Athenes, aussi en a-t-il pris les vices et les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philosophie ; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vescu quatre-vingt dix ans ; depuis le regne de Trajan, et au dessus, jusques par delà Marc-Aurele, sous qui il fut en grande estime, et devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens ; mais c'est aparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas epargné dans ses railleries les premiers Chrétiens non plus que les autres : Toutefois, ce qu'il en dit se peut raporter, à mon avis, à leur charité et a leur simplicité, qui est plûtost une loüange qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Christianisme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit esté Chrétien ; mais cela ne paroist point dans ce Livre : Il est vray qu'il sait beaucoup de nos mystères pour un Etranger ; quoy que le voisinage de la Judée et le commerce des Chrétiens, joint à sa curiosité naturelle, lui ayent pû aquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un parangon de sagesse et de doctrine ; Mais outre l'amour des Garçons, où il a esté sujet, et le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'avoir dechiré la reputation des plus grands Hommes, sur le raport de la Renommée, ou plûtost sur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour couvrir leurs vices ; on voit bien qu'il ne laisse échaper aucune occasion d'en médire ; et qu'il leur donne toûjours quelque coup de dent en passant. Du reste, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, et qu'il n'en avoit appris que ce qui servoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour et centre, sur toute sorte de sujets. Mais on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siecle, qui a par tout de la mignardise et de l'agrément, avec une humeur gaye et enjouiée, et cét air galant que les anciens nommoient *urbanité*, sans parler de la netteté et de la pureté de son stile, jointes à son élégance et à sa politesse. Je le trouve seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien ; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honesteté, et tombe incontinent dans le sale; ce qui est plûtost la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, et qu'il ne finit pas tousjours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit et de savoir. Mais c'est une grande preuve du merite et de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, et le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal-heur ou par negligence ; Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi jamais homme n'a mieux découvert la vanité et l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil et l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse et l'inconstance des choses humaines ;

et je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie ; et sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agréable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses ; et c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, et ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver étrange que je l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre ; et je suis d'autant moins blâmable, que j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus sale, et adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre ; par où j'entre en la justification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cét Auteur. Je diray seulement que je luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction, mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentillesses et des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction régulière. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du *Jugement des voyelles*, et deux ou trois autres, qui consistent dans la propriété des termes Grecs, et qui ne seroient pas entendüs hors de là. Toutes les comparaisons tirées del'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas étrange aux moeurs de la Grece, et qui font horreur aux nostres. L'Auteur alegue à tous propos des vers d'Homère, qui seroient maintenant des pédanteries, sans parler des vieilles Fables trop rebâtües, de Proverbes, d'Exemples et de Comparaisons surannées, qui feroient à present un éfet tout contraire à son dessein ; car il s'agit icy de Galanterie, et non pas d'érudition.

Il a donc falu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agréable ; autrement, ce ne seroit pas Lucien; et ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas suportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a tousjours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas; aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour plaire ; car alors on ne peut souffrir le moindre defaut : et pour peu qu'on manque de delicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'atache donc pas tousjours aux paroles ni aux pensées de cét Auteur ; et demeurant dans son but, j'agence les choses a nostre air et a nostre façon. Les divers temps veulent non seulement des paroles, mais des pensées diférentes ; et les Ambassadeurs ont coutume de s'habiller à la mode du païs où l'on les envoie, de peur d'estre ridicules a ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement de la Traduction; mais cela vaut mieux que la Traduction ; et les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Ménandre, quoy qu'Aulugelle ne laisse pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose, Ciceron en a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque

## A MONSIEUR CONRART, CONSEILLER & SECRÉTAIRE DU ROY

qu'une Version de Panetius ; Et dans celles qu'il avoit faites des Oraisons de Démosthènes, et d'Esquines, il dit qu'il a travaillé non pas en Interprète, mais en Orateur ; qui est la mesme chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien, quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégante ; Il y en a aussi où j'ay considéré plutôt ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homère et de Theocrite. Mais je me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-cy. Je say bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, et principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles et de toutes les pensées des Anciens, et qui ne croient pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence.

*Contaminari non decêre Fabulas,*

Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien altérer de son sujet; mais je leur répondray avec luy,

*Faciunt nae intelligendo, ut nihil intelligent,*

*Qui cum hunc accusant, Naevium, Plautum, Ennium*

*Accusant, quos hie noster authores habet.*

*Quorum aemulari exoptat negligentiam*

*Potius, quam istorum obscuram diligentiam.*

Que cet *obscuram diligentiam* dit bien le defaut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version !

Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois à dire pour ma défense. Je laisse à vostre courage et à vostre adresse, sans parler de vostre zele et de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes ; si ce n'est assez de vostre nom pour écarter les ennemis et les empêcher de se déclarer. Quoy qu'il en arive, j'en attribuëray tout le succès à la gloire de mon défenseur, et demeureray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant  
serviteur,

PERROT ABLANCOURT

---

Source : « Lucien. A monsieur Conrart Conseiller & Secrétaire du Roy » [c1654], dans Roger Zuber (1972), *Nicolas Perrot D'Ablancourt, Lettres et préfaces critiques*, Paris Librairie Marcel Didier, p. 176-189.